

SUR L'ECRAN DE LA VILLE

Partir, c'est avant tout se quitter soi-même.

Catherine Gfeller a vécu quatre ans, chiffre fondateur, à New York avant de retourner sa rétine dans l'autre sens pour regarder Paris.

La photographe avait piégé une nostalgie dans ses images new-yorkaises. Elle avait investi cette cité d'une douceur européenne.

À Paris, les ponts qui se chevauchent, les façades, les affiches, les écrans cathodiques, les places sous des clairs de lune électriques, les foules nerveuses, ont endossé l'intensité américaine. Catherine Gfeller se quitte sans jamais se perdre tout en plongeant dans la fièvre d'une ville. Elle est une '*invertie*', elle change de sexe et d'âme pour tout regarder à l'envers comme si l'océan avait roulé à l'intérieur de son oeil. Son travail dénude Paris de son classicisme pour découvrir le futur de la capitale qui échappe à une lecture narrative pour pénétrer le présent. D'où jaillit l'intérêt de l'artiste pour les sites de la Villette, l'Opéra Bastille, la BNF... Le rythme des pas des Parisiens, devient syncopé, travaillé par la ferveur du continent pionnier.

A Paris, cette virilité que nous avons admiré en Amérique peut aussi trouver une place.

Il y un aller-retour, un mystérieux échange inconscient entre les deux cultures qu'assume l'objectif 'gfellerien'.

Les tôles, les pylônes, les toiles, les vitres animées par les néons, les échafaudages inscrivent de part et d'autre de la ville, les symboles monstrueux de notre culture. En percevant les liens entre ces lieux, Catherine Gfeller les dénude d'une main tremblante et sûre.

"Le pont Mirabeau où coule la Seine" échappe à nos mémoires pour enjamber les vagues tumultueuses du passé et se dresser brutalement dans notre présent.

Paris est hardi, masculin. Il empoigne sa réalité de maintenant dans la jungle de ses statues, dans l'effusion de ses monuments, dans le désespoir de son 'trafic'. Képis, casques, scooters, motards, chevelures, croupes de voitures participent à cette fièvre. L'écran livide d'un Opéra aveuglé nous parle encore de la grande page blanche de demain.

Brusquement, tout peut arriver, ici, dans le présent de cette ville. Brusque est cette beauté parisienne, mâle et première, elle secoue et demande.

Même le gris, si rempli d'absences franchit l'espace de notre attente pour ne plus être la Défense qui défend mais qui autorise. L'impossible demain est là. Il projette son ombre. Celui qu'à déjà entrevu l'objectif. Entre chaque dé clic, la ville permet tout.

Les ombres de la guerre s'activent, pleines d'intention sur les marches les plus modernes de Paris. L'Histoire se débat dans l'atmosphère de camp de certaines images, s'écrit sur l'asphalte de nos rues.

C'est imminent. Quelque chose se prépare, un seuil est sur le point d'être franchi. On retient son souffle.

Les 'Photographiés' sont des guerriers d'aujourd'hui dont la culpabilité sous-jacente est assumée mais, au fond de la poche des passants, la fierté est enfoncée.

Il n'est plus question de regarder en arrière mais de se pencher vers le vide de demain. Le passé n'est pas oublié mais vivifié, intégré dans la hâte d'aujourd'hui. Paris se joue sur ses propres écrans, se filme elle-même. La ville se dresse, multiple. Prête.

Catherine de Saint Phalle, Paris, mars 2000